

# Les premiers siècles d'un diocèse alpin : Recherches, acquis et questions sur l'Evêché du Valais

François-Olivier DUBUIS et Antoine LUGON

Après de nombreuses années d'activité consacrées aux monuments historiques et à l'archéologie du Valais, les auteurs de cet article pouvaient rêver, sinon d'une synthèse, au moins d'un état de la question posée par l'Eglise du premier millénaire dans le canton. L'occasion parut être donnée par le projet d'une exposition des Musées cantonaux, consacrée (en 1992) à l'art du premier millénaire en Valais. Le catalogue prévu faisait une place à l'Eglise et une autre à l'inventaire des trouvailles archéologiques concernant l'architecture chrétienne. Nous nous sommes donc mis tous deux au travail. Le projet d'exposition de 1992 ayant été renvoyé d'une année puis abandonné pour des raisons financières, la rédaction de *Vallesia* a bien voulu assurer la publication. Nous avons bénéficié ainsi d'un espace plus large et d'une édition plus propice à certains développements qui auraient moins intéressé le « grand public ». La limite chronologique de l'an mil, fixée pour le catalogue, pouvait se justifier par le passage du lointain héritage de l'Antiquité à un Moyen Age proprement dit. Toutefois, elle ne correspondait pas suffisamment aux nécessités de notre exposé. Nous avons donc pu prendre la liberté de la dépasser quand cela nous paraissait nécessaire.

L'histoire du diocèse de Sion avant l'an mil, comme celle de nombreuses autres églises locales, demeure difficile à cerner. Pour être moins pauvre, l'histoire de l'abbaye de Saint-Maurice n'est pas exempte d'obscurités. Les archives sédu noises sont presque totalement dépourvues de documents antérieurs à l'an mil. Jusqu'à la fin du Moyen Age, le clergé de la cité épiscopale a tranquillement ignoré tout ce qui touche à l'origine et aux premiers siècles du diocèse. La passion des martyrs d'Agaune et l'image, en grande partie légendaire, de saint Théodule paraissent bien être les seuls points dont on ait eu quelque idée. Au IX<sup>e</sup> siècle déjà, le monastère d'Agaune n'entrevoit ses origines qu'à travers une brume où les événements du passé se confondent dans un illusoire synchronisme.

Dans ces conditions, un progrès de l'histoire ne pouvait être attendu que de l'extérieur du Valais. Dans le cours du XVI<sup>e</sup> siècle, la publication de documents relatifs à une zone géographique beaucoup plus large donna aux chercheurs

zurichois Johannes Stumpf puis Josias Simler d'inaugurer un nouveau chapitre de l'historiographie valaisanne. Leur principale découverte relative au premier millénaire sera celle de plusieurs noms d'évêques d'Octodure depuis longtemps oubliés. Ces nouveautés, ainsi que la mode du temps, éveillèrent, dans le pays comme ailleurs, le désir d'en savoir davantage. On échafauda, sur des données livresques trop générales et souvent peu solides, une histoire fragile qui tendit toutefois à devenir «tradition». Guillaume Bérody (1586-1666) plus connu sous le nom de Père Sigismond, donne un exemple intéressant de cette «méthode» trop souvent fantaisiste. D'autres, comme Jean-Jodoc de Quartéry, réuniront dans leurs manuscrits les données hétéroclites d'une érudition souvent peu critique, mais parfois bien utile. Le chanoine Sébastien Brigue (Vallesia Christiana, 1744) ose risquer quelques doutes, mais il faut attendre quelques décennies pour rencontrer celui qu'on appellera «le père de l'histoire valaisanne», le chanoine Anne-Joseph de Rivaz (1751-1836). Très méfiant à l'endroit des manuscrits de ses prédécesseurs (*nos informes chroniques*), il explore consciencieusement les archives pour fonder son œuvre historique. Cet énorme travail se heurtera pourtant à l'extrême rareté des textes antérieurs à l'an mil. Dès le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, l'impressionnante série des *Monumenta Germaniae Historica* fait bénéficier les historiens des progrès de l'édition et de la critique des textes. L'héritage de l'abbé Jean Gremaud et de Mgr Marius Besson est, aujourd'hui encore, des plus précieux.

L'obstacle majeur auquel tant de générations d'historiens s'étaient heurtées, la rareté des écrits du premier millénaire, ne devait pas rester incontournable. Dès que l'on sut tirer parti des vestiges archéologiques cachés dans le sol, des perspectives nouvelles furent ouvertes. Les fouilles exécutées en 1883 aux Morasses (Martigny), dans les vestiges de bâtiments romains, avaient fait croire un instant que l'on découvrait la cathédrale du IV<sup>e</sup> siècle. Mais c'est en 1896 à l'abbaye de Saint-Maurice que la méthode archéologique, encore un peu hésitante, permet de reconnaître, pour la première fois en Valais, des sanctuaires paléo-chrétiens. Ce travail, entrepris par le chanoine Pierre Bourban et l'ingénieur Jules Michel, ouvre l'accès à tout un monde de connaissances nouvelles. Les données archéologiques relatives à Saint-Maurice furent très largement augmentées par Louis Blondel dès 1944 et jusqu'aux dernières publications de l'archéologue genevois (1967). En 1959, F.-O. Dubuis conduit la première fouille organisée à l'intérieur d'une église paroissiale (restauration de l'église d'Ardon). Dès lors, les recherches archéologiques patronnées par le Département de l'Instruction Publique et deux archéologues cantonaux successifs, F.-O. Dubuis et F. Wiblè, touchèrent des vestiges d'architecture sacrée du premier millénaire, non seulement à Sion, à Martigny et à Saint-Maurice, mais aussi dans les petits bourgs et dans les campagnes. Plusieurs de ces chantiers, et non des moindres, ont été confiés aux bureaux d'archéologie de Werner Stöckli et de Hans-Jörg Lehner.

Les données procurées par les fouilles ont, elles aussi, leurs limites. Le nombre des découvertes faites depuis bientôt cent ans ne doit pas faire oublier que bien des sites devront encore être explorés. Le «choix» des monuments traités jusqu'à ce jour a dépendu en grande partie de circonstances étrangères à une planification scientifique: on pouvait profiter de la restauration d'une église ou exploiter une découverte fortuite dans le terrain, mais toujours dans la mesure des disponibilités financières. D'autre part, les recherches archéologiques échelonnées sur un siècle ne peuvent fournir des résultats parfaitement homogènes. Le dévelop-

pement des méthodes et aussi des moyens financiers fait que les observations réunies à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sont moins complètes que celles du milieu du XX<sup>e</sup>, et surtout, que les résultats acquis au cours des deux dernières décennies.

Les données de l'archéologie ont ainsi acquis leur droit de cité dans l'élaboration historique. Les recherches les plus récentes concernant le Valais en tiennent généralement compte et l'historien d'aujourd'hui trouve tout naturel d'espérer qu'une découverte archéologique permette soit de résoudre une énigme qui lui barre le chemin, soit d'orienter mieux son enquête. Il est parfois comblé, comme nous le sommes par la découverte de la cathédrale de Martigny, intervenue au moment où nous travaillions à cet article.

Les recherches sont donc en plein essor. Si l'on ne peut guère espérer de nouveaux textes du premier millénaire, on peut s'attendre à de nouveaux développements dans une étude plus approfondie de la documentation connue. C'est surtout l'archéologie, tard venue dans l'atelier des historiens, qui ouvre les perspectives les plus prometteuses. Qu'il s'agisse de l'équipement ecclésial des villes ou des premières implantations du christianisme dans les campagnes et des étapes de l'organisation paroissiale, on perçoit bien, d'après les quelques résultats déjà acquis, qu'une prospection plus étendue sera riche d'enseignements. Ainsi, l'état actuel du travail ne fournit pas encore toutes les données nécessaires à une véritable synthèse. Ce qu'il nous est permis de faire aujourd'hui, c'est de présenter un état de la question et d'ouvrir ici et là des pistes de travail pour le siècle prochain.

Pour des raisons qui tiennent à la fois aux commodités de l'édition et au temps nécessaire à l'élaboration, nous avons prévu de présenter nos résultats en trois étapes. La première, que nous donnons ici, touche au problème des origines et présente les centres à partir desquels, durant tout le premier millénaire, rayonnera l'organisation du service pastoral.

La deuxième livraison (1993) sera consacrée à la première implantation dans les campagnes, à quelques aspects de la vie des chrétiens et au développement qui aboutira, vers le XIII<sup>e</sup> siècle, à un véritable réseau paroissial.

La troisième (1994) donnera l'inventaire des découvertes archéologiques concernant l'architecture sacrée en Valais, depuis ses plus anciens témoins jusque vers l'an mil. Cet inventaire nous dispense d'alourdir l'appareil critique des deux premières parties.

Nous espérons que, malgré ses inévitables limites, notre travail rendra service à ceux qui, durant bien des décennies encore, tâcheront d'éclairer beaucoup mieux l'histoire chrétienne du premier millénaire valaisan.

Sion, juin 1992.